

Année 2008

sur Air d'été



Photos

<http://www.flickr.com/photos/airdete08/sets/72157607285253405/>

Tous droits d'adaptation, de reproduction ou de traduction réservés.

Édition Air d'été.

Nous avons quitté le royaume du Valinouët pour un périple d'environ 1 an. Je le dis à chaque année, nous vivons deux sentiments soit celui de la joie de l'aventure et celui de la tristesse de ne pouvoir embrasser ceux qu'on aime. Nous assumons notre choix. Alors sachez que nous vous aimons et que nous vivons une autre belle aventure en mer et auprès de gens à découvrir.

Partis de la maison le 18 août, nous avons passé une belle soirée avec nos enfants Pilote-Longtin. Le lendemain nous allons à Québec et passons une soirée entre amis. Le départ du Québec se fait le 20 août pour Orly sud et un 2^{ème} départ pour Porto. Sur ce vol, nous rencontrons Teresa une portugaise avenante et fière vivant à Paris. Voilà un premier échange d'adresses et de numéros de téléphone. Nous survolons Porto vers 18h et nous sommes au bateau à 19h.

Tremolo...tout va bien, ça sent le renfermé, il n'y a pas d'eau, pas de moisissure. On peut dormir dans des draps propres dans notre lit. Y a rien à manger à bord ; on se paie un premier repas au resto. Tout près de la marina, nous entrons manger et déguster des mets portugais avec un vin typique, un pino verde. Nous en avons au Québec ; goûtez-y, il est doux et un peu pétillant. Le dodo est bien mérité.

Vendredi 22 août.

C'est le réveil à bord. Je vais chercher le pain, le lait, les oeufs et la confiture. Yum ! Mais je n'ai pas mon beurre d'arachides. Le vent souffle fort et du nord comme cela se doit, mais plus fort que prévu. Nous faisons une bonne inspection et tout semble convenable. Nous nous rapportons à la marina qui nous accueille avec le grand sourire. Une première eau à l'extérieur du bateau et un bon lavage à l'intérieur avec une ventilation pour que nos odeurs personnelles s'incrument.

Les jours qui suivent servent à nous ravitailler, à remettre le bateau à notre main et à reprendre contact avec le monde de la mer.

Une semaine après notre arrivée, j'ai nettoyé et ciré la coque, les vêtements restés à bord sont vérifiés, j'ai cousu deux napperons et j'ai cuisiné. J'ai aussi parcouru la ville de Povoá. Michel révisé l'instrumentation. Il doit réparer les contacts pour les panneaux solaires, le démarreur du moteur, acheter de nouvelles batteries et prendre contact pour une expertise du bateau demandée par l'assurance pour une longue traversée.

Nous reprenons nos contacts avec les marins des Canaries (Jon et Julietta) et nous suivons le voyage de Richard T. qui est en route pour les Açores, Madères et les Canaries question de se baigner dans ce que nous vivons. C'est une belle semaine, somme toute trépidante. Il fait beau, le budget prend le grand coup du démarrage de saison, mais nous n'avons pas de mauvaises surprises.

C'est probablement un des meilleurs endroits où nous avons laissé notre voilier. Les gens du port vérifient continuellement les voiliers entreposés et plus particulièrement quand les grands vents d'hiver soufflent. Ils ont même entreposé nos vélos à l'intérieur pour ne pas qu'ils rouillent trop.

Nous avons changé 3 batteries, celle du moteur et les 2 à décharge profonde...très cher...ça fait 650 Euros... Mais « faut ce qu'il faut » comme dit Dominique (le fils). Hier, ce fut la mise à l'eau. Le moteur a tourné au quart de tour et aucune voie d'eau n'est apparue. Ouf ! Après une première nuit à flot on continue le nettoyage, montage des voiles, des instruments de navigation. Nous partons mardi pour Leixóes. Nous passons une seule nuit dans ce port bruyant. Puis, mercredi le 2 sept., départ à 15h pour Nazaré à 105 milles, donc une première nuit en mer. On prévoit des vents ONO de 5 à 10 nœuds et une houle de 1 à 1.5 mètres.

Ce fut une belle navigation, un peu fraîche sur le matin, mais avec un polar tout va bien. Pendant la nuit, nous avons droit à un grand spectacle. Les dauphins comme des rayons d'argents se sont mis à tourner autour du voilier laissant de longs sillages lumineux dans la mer et tout à l'avant des poissons en fuite qui sautent partout pour leur échapper. Une féerie de couleur argentée avec un effet fluorescent. Du côté navigation, nous avons révisé la reconnaissance de la direction des navires à partir de leurs feux de route. Un navire m'a intrigué. Un feu clignote et je vois le rouge puis le vert en d'autre temps. Il n'y a pas de danger parce qu'il se tient à distance. Quelques jours plus tard, j'ai appris que c'était un sous-marin en exercice. La nuit, la mer demeure un chantier de travail le long des côtes. Pour nos quarts de veille, nous nous en sommes tenus à chacun deux heures. Pour la bouffe, il faudra s'approvisionner de choses toutes préparées et en portions individuelles parce que chacun vit ça différemment.

Nous arrivons à Nazaré vers 12h30. C'est une ville de vacances, plages. hôtels, restaurants et boutiques d'attrappe touristes.... Cette ville en étages avec les rues orientées vers la mer, nous rappelle des villes de Malte et d'Italie. Ce qui frappe ici, ce sont les dames en jupe noire, mi-longue avec un tablier de couleurs assorties au foulard qu'elles enroulent sur leur tête. Elles veulent nous vendre quelque chose ou nous louer une chambre. Du nouveau depuis notre arrivée au Portugal : il pleut abondamment le même jour où nous partons à vélo. La pluie est chaude, mais elle mouille quand même.

Vendredi, nous avons la visite de Serge et Linda qui arrivent au Portugal pour une vacance de deux semaines. Samedi, nous les accompagnons pour visiter l'arrière pays. Nous faisons une brève apparition à Fatima et visitons l'abbaye de Batalha tout en roulant lentement dans les routes les plus étroites et reculées possibles. Nous avons tous remarqué la sobriété de la basilique de Fatima et le niveau de finesse de la sculpture de l'ensemble de la construction de l'abbaye de Batalha. C'est aussi d'une propreté exemplaire.

Serge continue sur Porto pendant que nous finissons les derniers travaux. Mercredi, 9 sept., nous partirons pour Peniche et Lisbonne le jeudi suivant. Nous attendrons Claude et Pierre avant de larguer les amarres pour Madère.

En ce beau dimanche du 7 septembre,

C'est le capitaine du port qui nous visite parce que le personnel régulier est en congé. Ce cher, nous demande d'abord de resserrer nos amarres pour éviter au ponton de trop travailler. Il fera de même avec tous les équipages : ouf ! nous nous sentons moins niais. Il nous explique son trajet de vie de la Crète au Portugal en passant par le Québec puisqu'il est un capitaine de cargo à la retraite. Avec générosité, il nous informe du chemin le plus court pour nous rendre à Peniche en tenant compte des courants. Il nous fait remarquer que les cartes papiers sont importantes parce que nous indiquons notre route sur les cartes digitales uniquement.

Il a raison, nous sortons les quelques cartes en papier que nous aurons besoin pour nos prochaines étapes. Michel revoit l'électricité du mât parce que l'indicateur de vent ne fonctionne pas toujours et termine le changement de tout l'éclairage de route avec des LED. Pour ma part, je fais quelques exercices de français, question de rafraîchir mes connaissances et ma fierté. La météo nous fait planifier notre départ pour mercredi prochain.

En après-midi, nous partons à vélo sur les dunes et la plage en arrière du port. Cette plage est moins bondée de gens et il n'y a pas de boutiques «attrapetou (ristes)». J'aime ça. C'est le bonheur puisqu'en plus nous parlons à notre famille au téléphone portable. De retour à bord, sachant que j'ai du temps avant la prochaine navigation, je mets en dessin une future broderie.

Lundi 8 septembre,

C'est congé férié à Ste. Marie de la mer. Les gens sont à la plage et nous allons par le funiculaire sur la corniche. La vue magnifique nous déroule la mer, la ville et les plages. Nous rencontrons des marins et nous prenons une bière ensemble.

À bien regarder la météo, nous décidons de partir le mardi pour Peniche une trentaine de milles au sud. Le moteur et le vent d'ouest de 10 à 15 nœuds nous mènent le long de la côte plus escarpée. À l'approche des îles sur la pointe de Peniche, le capitaine décide de suivre en partie les recommandations reçues du maître du port à Nazarré. Le courant n'est pas trop fort, alors tout ira bien. Nous entrons à Peniche vers 15h30. Nous sommes accueillis par la police du port. Le Portugal sort d'un régime dictatorial, mais il en demeure quelques

reliquats dont la police et l'armée. Michel décline alors toutes les mêmes informations à chaque port. Il faut dire que ça crée de l'emploi, mais c'est déplaisant. Un français nous disait qu'il prend ça à la drôle parce qu'ils sont gentils. Nous sommes plus frileux concernant les contrôles, je crois.

Michel nous inscrit à la capitainerie et demande une place à l'intérieur du port pour éviter de rouler à chaque fois qu'une embarcation passe. Impossible, il y a de place, mais aucune pour les visiteurs ... alors comme nous sommes sur le môle extérieur, nous roulerons toute la nuit dans le port de pêcheurs. Les visiteurs ne sont pas les bienvenues dans ces ports. Après le souper, nous marchons sur le quai et autour d'une citadelle, c'est beau et calme. Au retour, je jase avec un Portugais de Brossard qui aime le Québec et son Portugal comme il dit. «Je demeure près du Cosco à Brossard, vous savez.» C'est bon, je sais où ! Michel discute avec l'équipage de l'Étoile polaire, une goélette de 20 m qui arrive d'une course pour vieux gréement à Casablanca. Nous avons navigué et rencontré des gens, c'est donc une belle journée.

Mercredi le 10 septembre 7h,

Nous laisserons derrière nous Péniche et une nuit mouvementée par le passage de tant de bateaux. En sortant de la rade, nous voyons une soixantaine de barques de pêcheurs qui dgiguent. Leur passage a bien pu nous bercer tôt ce matin !

Il n'y aura pas de vent avant midi. Après, nous avons du vent nord-est de 8 à 15 nœuds. Nous dépassons un voilier jaune que nous avons vu à Peniche amarré à un corps mort. Nous faisons de la voile jusqu'à Oeiras, un port près de Lisbonne. Nous revoyons l'équipage du voilier jaune et il nous dit qu'au corps mort la houle des bateaux ne s'est pas fait trop sentir parce située un peu hors de la route de la sortie du port. Il faut parfois opter pour un semblant d'inconfort pour plus de confort en fin de compte.

Nous entrons au port avec un fort courant. Nous accostons au ponton de service pour faire le plein de diesel et demander une place. Nous serons au ponton E12 pour plus d'une semaine avant de traverser à Madère avec Claude et Pierre. Ce port est géré par la commune et exploite un complexe touristique. Hôtels, plages, piscine océanique, école de voile, c'est le grand luxe et nous le paierons 34 euros par jour. Nous sommes à 15km de Lisbonne et à 20 minutes par le métro.

Tiens, je n'ai pas parlé de la police maritime. Ici, dans la grande ville, elle viendra si elle en voit la nécessité. Bon, c'est plus agréable.

Du 11 au 20 septembre,

Nous nettoyons le pont, révisons la chaîne d'ancrage et nous nous coulons la vie douce en lisant, marchant sur le bord de mer et je continue de broder.

Avec Serge et Linda, nous visitons Evora à 100km au sud de Lisbonne. Cette ville est reconnue patrimoine de l'UNESCO. Nous y retrouvons des vestiges romains. L'architecture

est belle et au soleil, c'est encore plus beau. Nous dînons avec les bons sandwiches préparés par Serge, le tout agrémenté de vin dans des verres de plastique. Ça doit être inusité parce que les locaux nous regardent du coin de l'œil.

Nous verrons le long de la route des chênes liège. Nous remarquons bien les tranches d'écorce enlevées pour produire plus de 30 millions de bouchons par année, ce qui ne suffit pas à la demande. La récolte se fait aux 10 ans et chaque arbre est marqué de l'année de récolte. Impressionnant. Nous revenons à Lisbonne et visitons le plus vieux quartier, l'Alfama. Nous l'avions vu en tramways l'an dernier, mais le marcher dans ses recoins et ses rues étroites est plus intéressant. C'est aussi le berceau du fado, chant populaire racontant la vie des gens du quartier le plus pauvre. Nous terminons la soirée au restaurant pour manger des mets italiens ce qui fait changement des dégustations de poissons et fruits de mer.

Nous avons revu la famille du Fitou et nous avons fraternisé. Nous sommes allés dans la vieille ville d'Oeiras à vélo. Des parcs sont aménagés depuis des centaines d'années le long d'une rivière qui coule à peine, mais c'est joli et utile à la communauté qui vit dans des appartements à étages collés les uns sur les autres. Les édifices municipaux sont dans les sites d'un ancien château tout rose. C'est charmant.

Michel, avec son œil de lynx, a trouvé à la boucherie du flan de bœuf roulé. On a acheté et on s'est régalé pendant trois repas. La nourriture à bord est assez simple. Repas léger le midi et un peu plus élaboré le soir en tenant compte des ressources du coin. On trouve de tout ou presque parce que je viens tout juste de trouver du beurre d'arachides et de la baguette de pain. Nous ne manquons de rien, au contraire nous nous régalons en ajoutant les vins du pays que nous apprécions à force de les goûter. C'est dur la vie de touristes !

Cette semaine, nous avons rencontré des employés de l'Agence spatiale européenne qui prennent des vacances pour suivre un cours de voile sur des Grand Surprise et faire connaissance avec de leurs confrères-sœurs de d'autres pays. Les compétitions les mèneront en finale en France. C'est une belle occasion pour nous de parler science.

Toute la semaine durant, Michel s'est préoccupé de payer notre nouvelle assurance bateau. Impossible pour nous de transférer de l'argent parce que nous n'avons pas de compte de banque. Notre fils fera ce qu'il faut pour acquitter ce compte de traversée de l'Atlantique.

Nous sommes vendredi, le 19 septembre, la brume matinale se fait chasser par le soleil de midi. J'ai terminé une broderie, j'ai joué au SUDOKU, notre fils nous a téléphoné et Michel entame la lecture du 3^E tome de Millénium. Merci la vie.

La météo prévoit que la dépression entre les Açores et Madère tourne sur place pour quelques jours encore, le temps que les tempêtes tropicales meurent dans le nord. Nous espérons partir pour Madère avec de la météo favorable.

En passant, les couleurs d'automne arrivent-elles chez nous ? Envoyez-moi une photo. Regardez-les pour nous et sentez bien l'air de cette belle saison.

Depuis le 19 septembre, nous avons passé quelques jours à Lisbonne, puis nous avons traversé aux îles Madère et enfin aux îles Canaries.

La nuit du 20 septembre a été mouvementée par la musique rythmée des tamtams et des jams, parce que nous sommes en période de festival de jazz dans la région de Lisbonne. Je me sens un peu molasse ce matin. Comme de nouveaux mousses arrivent ce soir, je prépare le bateau et la bouffe en conséquence. L'attente, l'attente ; ont-ils du retard? Nous trouveront-ils ? Et bien oui, je les aperçois descendre le coin de la rue avec leurs sacs au dos. Claude et Pierre sont là avec 24 heures de voyage depuis l'Abitibi. Je leur offre une petite soupe aux poissons et des grignotines, question de se sentir chez soi.

21 septembre,

Claude et Pierre ont profité de la cabine des capitaines et ils se réveillent au Portugal. Nous recevons du beurre d'arachides en cadeaux: Yum ! C'est très bon même si nous nous en étions malaxé un peu. Nous convenons d'attendre à demain pour penser naviguer. Nous partons donc par métro à Lisbonne. Nous marchons la Place de commerce et la rue principale avec ses boutiques, mais nous regardons aussi l'architecture. Les balcons de fer forgé sont élégants et le blanc des bâtiments éclatants. Nous nous dirigeons vers le plus vieux quartier soit l'Alfama. C'est dimanche, les familles se promènent et profitent du dehors et du bon temps. Dès que nous pouvons, nous regardons de là-haut la ville et le Tage qui coule vers la mer. Des restaurants sont installés en terrasse avec des abris contre le soleil. Les gens sont «relax» à boire leur café ou bière. Nous avons aussi pris des cerveja et uma buca pour Pierre. Nos jeunes mélangent leur espagnol et leur portugais ; leurs voyages les déforment. Nous entrons dans des boutiques d'artisans admirer leur poterie, tableau en céramique (azulejos) et d'autres articles. Nous revenons sur Air d'été, nous soupçons, nous dégustons des vins du coin et souhaitons « Bon anniversaire !» Pierre.

22 septembre,

La météo est bonne malgré la brume matinale qui se dissipera avec la chaleur du soleil. Nous nous préparons à traverser pendant quatre jours afin d'atteindre les îles de Madère (Portugal). Nous larguons les amarres vers 15h30 après une récapitulation des mesures de sécurité à bord dont la localisation et la manipulation du canot de survie. Le temps est ensoleillé avec des bancs de brume par-ci, par-là. Un paquebot de vacances et un sous-marin sortent de la baie de Lisbonne en même temps qu'Air d'été. À 17h30, ZZZZLIN...Michel ramène un poisson épée à bord. Il est beau, mais sera-t-il bon à manger ? La mer est claire et Claude photographie plein de dauphins qui viennent s'amuser avec la vague d'étrave. À chaque fois, c'est un spectacle excitant. Même si nous faisons croire à Pierre que le spaghetti serait son repas d'anniversaire, il n'a pas été dupe. Le gigot d'agneau est servi juste avant la noirceur qui tombe rapidement soit 20h30. Nous ferons les quarts de nuit à trois, alors que le capitaine sera de garde. Il nous faut identifier les feux des cargos parce que nous traversons le rail et il faut s'assurer qu'ils nous manquent. La nuit est toujours un bon moment pour observer le firmament étoilé. Mes deux compagnons ont remis à la mer le gigot et un peu plus. À réfléchir, il faudrait amariner nos invités par quelques sorties en mer

avant un long parcours. Durant la nuit, le vent augmentant à plus de 15 nœuds, nous devons réduire le génois. Nous le rétablirons vers 10h le matin.

23 septembre,

Le vent demeure de même direction soit NNE et il nous fait avancer au près bon plein. Nous espérons du travers, mais c'est la nature qui décide. Nous devons nous adapter à la houle du NO et au vent. Mes compagnons de mer, sont plus ou moins en forme, je me creuse les méninges pour les faire manger un peu. « La soupe demeure réconfortante », dit Claude. Nous faisons la sieste chacun notre tour, nous regardons la mer et nous laissons nos pensées filer au gré de la nature. C'est contemplatif. En 24 heures, nous parcourons 130 milles nautiques. Les dauphins viennent pour leur représentation quotidienne à la joie de tous. Pierre et Claude vont mieux : ouf ! Ils profitent davantage de leur séjour. Nous recevons des nouvelles du père de Pierre qui est à l'hôpital. Tout est sous contrôle : ouf ! Pour la deuxième fois. Ce soir, nous avons droit aux turlutes de Pierre et à un duo de flutte Michel-Pierre. Au cours de la nuit, le vent diminue et tourne de face : nous démarrons donc le moteur. La prévision météo se réalise comme annoncée. Le soleil se couche derrière quelques nuages et laisse ses couleurs rose et jaune. Photo.

24 septembre,

Le trois quarts de l'équipage va très bien. Je cuisine des œufs surprises (œuf cuit dans le trou d'une tranche de pain). Pierre se protège en ne mangeant pas trop : un peu de fruit et de pretzels. Nous avons même des objectifs comme se laver un peu le corps et les cheveux. Un petit oiseau vient se reposer sur le voilier. Claude l'appelle Poulie parce que son chant ressemble à celui de la poulie. À bien y penser, ce doit être un canari. Il est tout petit et jaune.

La routine des quart s'installe pour la nuit et pour le 25 septembre. Michel nous annonce qu'il fera le premier quart, alors les trois mousses partent faire dodo sans rien dire. Le capitaine reste éberlué. Nous en rions tous le lendemain matin. Pierre a vu le canari nous quitter au matin. Espérons qu'il vole vers le sud pour retrouver les îles.

Nous passerons d'un vent faible à un vent de 10-15 nœuds en soirée. Disons que ce n'est pas très confortable. Aujourd'hui, les dauphins ne se pointent pas le nez. Pierre prédit une nuit de merde. Ben, ça se réalise le vent est fort et de travers jusqu'à 21 nœuds, les rafales nous obligent à plus de surveillance. La circulation maritime est un peu plus dense parce que nous approchons des îles. Pierre et Michel sont dehors pour crier «Terre, terre...». L'île de Porto Santo est en approche. Nous arrivons au port à 12h30.

L'archipel de Madère, Porto Santo et Madère sont habités et les autres îlets sont désertes. Porto Santo est l'île désertique, volcanique. C'est là où nous pouvons marcher sur une longue plage de 8 km Tout est brun rosé avec quelques coins de verdure. Imaginez qu'ils ont construit un golf ici sur ce désert.

À notre arrivée, nous nous reposons et nous partons vers la ville à pied. Après plusieurs jours à déguster du poisson, nous allons à l'épicerie acheter du bœuf. Il n'y en a plus; il faudra attendre que le bateau les approvisionne. Nous arrêtons au resto et mangeons du steak à la madérienne. C'est comme chez-nous avec des épices un peu différentes. Les pommes de terre sont bouillies avec leur pelure et très salées. Pierre prend une petite friture au maïs et c'est délicieux. Pierre et Claude ont le mal de terre; tout bouge lorsqu'ils sont à l'intérieur d'un bâtiment. Le sommeil est réparateur pour tous même si la pluie nous a mouillée par les écouteilles.

27 septembre,

Première journée complète sur l'île de Porto Santo. Nous commençons en force avec les crêpes et la sauce caramel aux bananes. Nous escaladons ensemble le Pico Ana Ferreira et les géologues nous expliquent les formations des volcans. Les sentiers sont plus ou moins bien indiqués et nous atteindrons la crête ouest plutôt que le sommet. Le bureau de l'information touristique était fermée ; nous nous sommes contentés des informations que la préposée à la marina nous a fournies. Après cette escalade, nous sommes revenus à la plage pour nous rendre au bout de l'île. Il fait beau et chaud et nous n'avons pas nos costumes de bain, ni masques et tubas. Nous nous baignons quand même pendant que Michel surveille nos sacs. C'est une journée calme et heureuse. Nous soupçons au resto O Calleta, renommé pour ses poissons. C'est un Georgien qui tient ce resto-bar. De jeunes hommes arrivent et ils font mafioso avec leur complet, leurs verres fumés et cet air distant et hautain. Le personnel leur accorde une attention toute spéciale. Bon, c'est peut être leur visite avant un mariage. En tout cas ça nous semble louche. Nous prenons une bière au son de la musique jazzée et nos poissons sont délicieux (poissons perroquet, crevettes royales, espadon et darne de poisson blanc). Nous élargissons notre vocabulaire en trilingue. Pierre demande-lui aussi un café : «uma buca for me hostie... » Lorsqu'on se sent à l'aise, on s'en permet.

28 septembre.

Claude peint le dessin d'«Air d'été» sur le mur du port et nous partons pour l'île de Madère. Nous nous régalons de belle voile pour 35 milles. Le soleil est resplendissant, le vent de travers et au près bon plein sans la houle meurtrissante. Nous filons sur l'eau à 6 nœuds et chacun prend la roue pour conduire. Quand Michel branche la radio HF pour recevoir la météo et les messages par ondes courtes. Il ferme tous les circuits électriques non nécessaires et demande le silence quelques minutes. Alors Pierre dit : « Vos guelles, on communique... »

Nous accostons à la marina Quinta do Lorde à l'est de l'île parce qu'à Funchal il n'y pas de place et parce qu'à ce qu'on dit le mouillage est roulard. Le port d'ici est tout neuf et les alentours sont en construction.. Le jour nous entendons le bruit des machines comme bruit de fond. Pour Claude et Pierre, il ne reste que deux jours de vacances.

29 septembre,

Nous louons une voiture pour visiter l'île de Madère : l'île verdoyante. Rien de plat, tout est en étages. Nous passons par Machico pour prendre des informations. Tout est en ruelles ici, avec des gens qui circulent lentement à pied même si les automobiles passent assez vite. Le bord de mer est aménagé ; la plage de roches volcaniques est jonchée de plates-formes en bois. Dans le parc des jeux d'exercices physiques sont installés et les gens les utilisent. Ce sont des gyms en plein air. Nous avons remarqué à Lisbonne les gens qui pratiquaient leurs exercices en marchant sur les trottoirs du bord de mer, mais ici on ajoute les appareils.

L'employée aux services touristiques nous en veut de ne pas rester plus longtemps à Madère, mais elle nous propose de ne pas faire de pics de montagne parce que la brume et la pluie recouvre la montagne. Elle peut le voir directement sur la caméra installée sur place. Ça, c'est de la technologie à notre service.

Nous passons par les voies rapides et les tunnels pour voir Funchal, la principale ville de l'île. Nous n'arrêtons pas, mais nous regardons avec enthousiasme cette ville en gradins, les jardins potagers, les bananiers, les vignes, les arbres fruitiers, les hibiscus géants, les hortensias... Oui, nous sommes dans un jardin îlien. Un funiculaire circule aussi de bas en haut, c'est utile et imaginaire.

Nous poursuivons notre route pour entrer à l'intérieur des terres et rejoindre les grutas afin de visiter des tunnels volcaniques. Nous les visitons ces grutas ; nous sommes accompagnés d'une guide mais surtout de Claude et Pierre qui y vont de leurs commentaires. «C'est minimal comme info», nous diront-ils «...mais bien expliqué.» La magie, c'est de s'imaginer comment fonctionnait le volcan. Les présentations 3D et autres en disent suffisamment pour les néophytes.

Nous prenons la décision de revenir par le nord pour en voir la côte et si possible un village de montagne Santana. Bonne décision. Nous circulons dans des routes en lacets très étroites qui montent et descendent. Des fardiens ralentissent dans les montées et les habitués dépassent dans ces méandres. Des gens circulent aussi à pieds à travers ça. C'est à couper le souffle. La mer est très belle, mais les routes nous en font voir des toutes les couleurs dans ces vallées et montagnes. Bravo au chauffeur !

Arrivés à Santana, je cherche les petites maisons traditionnelles. Dans un premier temps, nous les retrouvons au centre d'information touristique municipal, mais c'est fermé. Je regarde tout le tour et constate que c'est un montage. Ces maisons ne sont maintenant plus utilisées que pour des hangars et non comme habitations. J'avais imaginé autre chose, soit qu'on nous en faisait visiter quelques-unes éparpillées sur le territoire et non comme nos tepees dans les villages autochtones. Nous avons aussi tenté de visiter des producteurs de vin de Madère, mais sans succès parce qu'il est trop tard. Nous dégusterons celui que nous avons acheté. Il fait sombre et nous prenons la voie express pour retourner au bateau. Croyez-le ou non, en 20 minutes nous sommes de retour. Ces 10 km de tunnels en voie rapide permettent aux touristes et aux habitants de circuler en dehors des lacets même si ces derniers ont du charme.

Nous décidons de souper à Canical pour goûter à un met typique soit l'espetade. Je demande à un passant où nous pourrions en manger. IL nous fait la conversation parce qu'il a visité le Canada et travaillé aux États-Unis. Il commande à un ami de nous y amener. Nous repartons. Il nous fait passer dans les ruelles, vérifie à deux endroits. Nous continuons de le suivre pour enfin arriver chez Antonio Maria. Il n'y a pas de stationnement. Il demande à quelqu'un de nous céder la place. Du service à en être gêné. Monsieur ne veut pas prendre une bière avec nous ni ne veut d'argent. Obrigado et mas obrigado. Madame Maria nous conseille 1 kilo de viande et un bon vin. Nous sommes dans un resto familial puisque les enfants viendront aussi prendre leur repas du soir. L'espetade est une immense brochette de bœuf mariné et cuite sur une branche de laurier. Délicieux à l'avis de tous. Les légumes d'accompagnement sont de la laitue et tomates. La-dessus c'est peu élaboré et ce depuis le Portugal. Ça vaut bien une photo et du plat et de la famille de Maria ! Bon dodo à tous après cette journée bien remplie.

30 septembre.

Dernière journée de vacance au Portugal pour Pierre et Claude. Ils décident d'aller à la mer et nous restons au bateau. C'est la fête de Luc et nous lui envoyons un message téléphonique(SMS). Nous allons faire les courses à la ville avec le taxi du port qui nous en fait voir de toutes les couleurs parce qu'il conduit très vite dans les rues de la ville et sur les routes. À l'épicerie, nous avons pu constater que les Portugais adorent le poisson. En effet, nous prenons un numéro à la poissonnerie, mais après trois quarts d'heure rien ne bouge pour nous parce qu'une personne prend tellement de poissons que les habitués grognent. Tant pis, nous nous rabattons sur le porc ce soir. Nous soupçons tranquilles sur «Air d'été». Michel réussit particulièrement bien les côtelettes de porc ce soir. Il les fait revenir après les avoir badigeonnées avec de la moutarde forte puis il les place dans la cocotte sur des légumes et il assaisonne. 20 minutes de cuisson et il laisse baisser la pression d'elle-même. Délicieux ! Nous goûtons au vin de madère et à un gâteau au miel et épices. Nous nous sommes empiffrés encore une fois.

Le départ en avion pour nos invités est à 6h demain. Pierre ajuste trois sonneries pour être certain de se lever à temps. Ils font leurs bagages : snif !

4h30 du matin, le 1^{er} octobre, nous prenons la route de l'aéroport. Bizou et cœur gros. De retour au bateau, nous dormons quelques heures et nous repartons pour marcher la Levada do Castello au nord de Porto Cruz.

Venir ici vaut la peine pour bien comprendre le génial travail humain. Depuis des centaines d'années, les gens ont creusé des voies d'eau douce pour s'abreuver et pour cultiver. Ces chemins d'eau serpentent les vallées montagneuses et elles sont à peu près d'un mètre de large. Des bambous et des clôtures nous protègent des précipices. Nous voyons aussi des sentiers de marches de bas en haut des vallées pour que la population parvienne chez eux. Ces dernières semblent peu utilisées. Tout au long des levadas, nous suivons les terrains de propriétaires qu'ils aménagent (vigne, courge, maïs, fleurs...et terrain de jeux).

Nous sommes probablement en automne ici parce que nous voyons des feux de branchailles et une dame qui retourne la terre. Nous remarquons tout le long des maisons traditionnelles en forme triangulaire. Effectivement elles sont soit à l'abandon ou elles servent de rangement. La brume et la pluie viennent à bout de nous. Nous rebroussons chemin. Michel roule comme un pro dans ces routes même si les locaux nous dépassent.

À notre retour, je m'occupe au ménage et Michel cherche à résoudre le litige avec France Plaisance parce que nous ne voulons pas payer une assurance en double. Nous prenons l'apéritif avec un équipage de résident de l'île au Moine en Bretagne tout près de Larmor Baden où demeure un ami breton.

Au cours de la nuit du 2 octobre, nous avons de la pluie. Nous laissons Madère pour nous rendre aux Canaries à la rencontre de Richard, le québécois. Nous naviguerons deux jours. En longeant l'île Deserta, je vois des souffles de baleines sans les apercevoir. Nous sommes au près bon plein alors que la houle nous prend de côté. On se fera brasser encore une fois. Le capitaine fait des efforts pour garder la forme, mais une barre bloque encore son fonctionnement au niveau estomac-ventre. Il se met en panne en déplorant me laisser plutôt seule. Deux jours, c'est peu : ça ira. Au cours de la nuit, Michel prend la relève et je dors 2 heures à la fois. Nous réduisons la voile vers 2h et vers 4 h du matin. Le pilote automatique force et glisse à quelques reprises ; nous devons donc changer la corroie.

3 octobre.

Le vent passe davantage vers l'arrière. En 24 heures, nous avons vogué 148 milles nautiques. Attention, nous arriverons un peu trop tôt demain matin. Le temps est nuageux et lorsque le soleil apparaît, la mer tourne au bleu. C'est tout simplement beau.

Au cours de la navigation, je remarque que j'aime bien me placer le nez au vent un pied sur chaque banc de cockpit. Je vois au loin et je respire l'air. En après-midi, le vent diminue et des nuages menaçants arrivent de l'ouest. Nous attendons avant de modifier notre voilure. La circulation s'intensifie ; nous voyons le voilier compagnon, un gazier et quelques autres navires. Le vent s'intensifie, nous ajustons les voiles et nous nous préparons pour une autre nuit. Michel communique avec la radio amateur et nous écoutons RFI (Radio France International). Tout se déroule normalement. Michel se ménage et je tente de me tenir en forme en mangeant et en dormant une heure à la fois.

Le vent nocturne, du 4 octobre, sera comme au cours de la journée, c'est-à-dire au gré des masses nuageuses qui passent et accélèrent le vent. La vague augmente à 3 mètres et elle me brasse tout le corps. Le lever du jour se fait à 6h30 et j'entrevois des lumières et de plus en plus les montagnes des Canaries. Nous entrons dans cet archipel dans le détroit séparant l'île de Graciosa et Lanzarote. Tel que convenu, nous allons nous accoster près d'Isobare le voilier de Richard T. Accolades et embrassades suivent ces retrouvailles. Dans ce port, il n'y a ni électricité ni eau courante. Le service du ponton et du port nous coûtera 5 Euros par jour. Nous mettons notre placotage à jour avec Richard qui a traversé l'Atlantique en solitaire depuis Ville de la Baie. Il y a deux voiliers Québécois à Graciosa et ils parviennent du Saguenay!

Dimanche, le 5 octobre.

Les gens de Lanzarote et des touristes débarquent sur l'île pour venir à la plage et retrouver la tranquillité. En effet Graciosa est une petite île désertique où habitent 1500 personnes. Pas de route asphaltée, ni poteau électrique. Il y a deux villages, les maisons ont au plus deux étages et quelques camions roulent pour transporter les touristes au volcan. Ici, on peut louer des vélos, il y a une ferronnerie, trois épiceries presque vides, cinq bars-restos, un édifice municipal, une école, une boulangerie, une bibliothèque et un cimetière bien entendu. Non, il ne manque de rien, mais il faut penser que nous sommes sur une petite île sans possibilité de culture potagères ni presque d'eau. Un minimum pour vivre, mais, la paix quoi !

Lundi, 6 octobre.

Nous allons au port rencontrer le maître-port qui revient de vacances. Nous prévoyons demeurer ici jusqu'à samedi pour ensuite aller rejoindre des amis sur l'île voisine. Il hésite ; a nous permettre de rester au quai, c'est Las Palma qui décide. Ça devrait aller, selon Richard puisque c'est toujours la réponse. Nous lui parlons de Jon et Julietta de Poxpolin qui sont passés ici et que nous avons rencontrés en Espagne l'an dernier. Son sourire s'élargit enfin. Il faut parfois user de détour pour obtenir diligence.

Par la suite, je marche sur la plage jusqu'à la baie Francesca où plusieurs voiliers sont à l'ancre. Michel pour sa part fait la jasette sur les quais et il travaille au bateau. Avec Richard, nous soupons au resto ce soir. C'est délicieux même si le service n'est pas accompagné de sourire. La poulpe entière et grillée ; je n'en ai jamais mangée d'aussi bonne. La sauce à l'ail et aux herbes est aussi à la hauteur. Michel a plus ou moins aimé le poisson du jour. À bien y penser, l'anis y serait pour quelque chose. Le tout a été arrosé d'un vin blanc des Canaries. Encore la belle vie.

Le lavage et le ménage sont faits, c'est mardi, le 7 octobre. Richard déjeune avec nous; des crêpes, son petit-dej préféré après les gaufres de sa maman. Il part à 11h pour l'île Gran Canaria.

Il appareille. En voulant mettre marche avant le moteur, la manette ne bouge pas. Il a rapidement jeté l'ancre et a fait marche avant. J'ai accouru pour l'aider, mais il repartait après avoir désembourbé l'ancre des cordages auxquels elle était enroulée. Le sourire aux lèvres, nous le voyons sortir du port. À bateau.

Dans la journée, je vagabonde dans le village qui est presque désert. Je vais chercher de l'eau au camping. Ici, les jeunes viennent pour la fin de semaine et en juillet les dunes de sables sont bondées de tentes. En après-midi, Véronika (Allemande) et Jean-Paul (Belge) nous rendent visite à bord. Avec un vin et un morceau de carré aux dattes nous faisons mutuellement connaissance. Ils vivent ici depuis plus d'une année sur un bateau qu'ils aménagent et ils attendent de vendre le précédent pour renflouer leur caisse.

11 octobre.

Nous vivons au rythme du temps et de l'île. Graciosa est une petite île où il y a tout ce qu'il faut pour ne rien faire. C'est dire que c'est tranquille. Je ne vivrais pas comme ça à longueur d'année. Dormir, manger et faire ce qu'il faut pour dormir et manger.

Un coup de vent du nord-est s'abat sur les Canaries pour trois jours. La vie de quai s'anime. Chacun parle à l'autre et échange des récits de vie ainsi que des trucs de navigation. Nous réfléchissons entre autre sur notre consommation et la production d'électricité sur le bateau. Ce n'est pas simple de coordonner nos besoins avec nos possibilités.

Nous quitterons samedi pour l'île de Lanzarote au port de Colero à 35 milles nautiques.

Nous sommes aux Canaries, sur l'île de Graciosa depuis le 5 octobre. Les quelques pages suivantes vous donneront un aperçu de nos découvertes sur les îles de Lanzarote, Fuerteventura, Gran Canaria et Tenerife.

Sur Graciosa, l'île où il y a « tout pour ne rien faire », nous attendons une fenêtre météo pour nous rendre à l'île de Lanzarote et pour y cueillir un nouvel équipage pour deux semaines. Le vent nous est favorable le 11 octobre. Alors, «...bonjour les amis...» et nous partons pour l'île voisine. Lanzarote est collée sur Graciosa, seul un détroit les sépare, mais nous naviguerons 35 milles pour atteindre Puerto Calero où Huguette et Yvan nous rejoindront. Le vent de 10 nœuds prévu montera jusqu'à 30 nœuds sous les grains. Passé le détroit nous longeons la côte et «Air d'été» porte ses voiles selon que le vent commande soit: 1 ris, 2 ris, de 80 degrés jusqu'au vent debout soit de face. Le temps est doux, nous nous amusons et pour éviter les vagues, nous nous rapprochons de la côte lorsque le vent est de près. Nous avons pensé entrer à Arecife, mais comme la tactique de longer la côte réussit, nous poursuivons jusqu'à Puerto Calero. Nous entrons à 16h, dans un complexe touristique où se situe la marina. C'est du luxe en services avec en prime la foule, si on aime ça. Nous faisons le plein d'eau et d'électricité parce que depuis plus d'une semaine, nous vivions autonome comme on peut dire. Nous louons aussi une voiture pour aller chercher les amis et pour visiter l'île.

12 octobre.

Nous nous levons très tôt soit 6h et partons pour l'aéroport. Huguette et Yvan arrivent de La Chambre (France) en passant par Genève, Madrid, Tenerife et Lanzarote. Toute une trotte pour se rendre aux Canaries ! Nous les laissons quand même se reposer un peu, puis nous partons visiter le Parc national Fuego. Dans ce parc, nous sommes comme dans un paysage lunaire. Nous sommes entourés de volcans, de cendre, de roches passant de l'ocre au noir, de tubes de lave, de dykes... Nous sommes époustouffés. Notre contact avec les volcans avait débuté à l'Etna gris noir et presque entièrement habité. C'est une atmosphère très différente.

Toute la journée, nous découvrirons des œuvres de l'artiste Cesar Maurique. Je qualifierais son œuvre d'art architectural environnemental. Il utilise les éléments de son environnement pour créer des monuments, des bâtisses des tableaux et des décorations. C'est contemporain. Nous apprenons qu'il a été Prix Nobel et nous en sommes ravis parce que nous apprécions son apport culturel aux Canaries.

Nous visitons un musée du vin monté par EL GRIFFO, vignoble reconnu. Nous y voyons une centaine d'articles anciens utilisés pour la fabrication du vin. Le génie humain perfectionne tout ce qu'il a sous la main,; nous le constatons encore une fois. Nous filons notre route et entrons dîner à Tenajo, l'ancienne capitale influente de l'île. Tout est sans dessus dessous ici. Nous lisons que c'était l'anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb qui a quitté l'Europe d'ici. Toute une fête ! Nous nous rendons au mirador del Rio adirer la mer et l'île de Graciosa. Yvan et Huguette visitent des tubes de lave datant de plus de 600,000 ans ; impressionnant selon leur dire.

Nous revenons au bateau fatigués, mais encore rassasiés d'aventures et de beauté de ce monde. Champagne français...pouf!

Comme Yvan est seulement une semaine à bord, nous décidons de naviguer autant que le temps le permettra. Le 13 octobre, nous partons pour l'île de Fuerteventura. La belle journée de navigation! Yvan à la roue, du soleil et un bon vent qui nous poussent à Corelejo dans un port de pêche et de traversiers. Plutôt que de lancer l'ancre, les gars négocient une place pour la nuit au ponton des bateaux de touristes. Bravo ! Ils ont réussi. Nous allons marcher pour trouver les plages de sable fin vantées dans les feuillets. La marche ne répond pas à nos espoirs. Les plages sont petites, les roches volcaniques prennent toute la place puis l'eau et les plages sont malpropres. Je me baigne quand même en me faufilant dans un coin plus propre. Je ne sens pas de fraîcheur, c'est chaud, mais très bon. Les gens donnent du pain aux poissons qui s'approchent. Après le souper au resto, nous revenons rapidement au bateau, parce que nous craignons que l'entrée soit cadenassée. Ouf ! Non.

Comme promis au maître du port, nous quittons dès le lendemain, 14 octobre. En naviguant, nous avons une préoccupation . Qui est le Premier ministre du Canada? Qu'a fait le Bloc au Québec? Qui est notre député? Nous le demandons lors de notre communication Winlink parce que RFI international n'en glisse pas un mot. Nous démarrons le moteur pour les huit premiers milles, puis le vent du nord-est nous permet de faire du spi. Tout l'équipage s'agite, mais le spi ne monte pas jusqu'en haut. Diagnostic : le réa de la poulie à la têtère de la chaussette est cassé et empêche la drisse de filer. Nous plaçons donc deux voiles en ciseaux. Tout le monde est aux oiseaux. La voile est belle, Huguette s'est fait attrapée par la lecture de Millénium. Nous apercevons les plages des feuillets touristiques. Cette île est plus désertique que la précédente. Les maisons des villes ne sont plus que blanches, elles tournent au beige, au bleu et à l'ocre, mais le paysage n'est presque entièrement que des volcans. Nous entrons à 18h30 et le bureau du port est fermé. Nous prenons donc un ponton près de bateaux de touristes. Personne ne nous déplace, alors ça ira. Le capitaine du voilier avec qui nous avons fait route aujourd'hui vient à bord pour échanger les photos de nos voiliers réciproques, c'est un bon geste.

Dès 8h30, le 15 octobre, nous partons pour Gran Canaria après que la base de l'étai avant ait été resserrée puisque j'avais remarqué qu'il était relâché. Le bateau commande des

vérifications constantes, ce n'est pas nouveau. Nous débutons la navigation au près, puis passé le récif El Greco, nous prenons notre route. La houle rend la navigation inconfortable et un peu de mal de mer se fait sentir. C'est la mise en panne pour la moitié de l'équipage, le temps que la vague et le vent diminuent. Nous apercevons l'île seulement à quinze kilomètres parce qu'il semble y avoir de la brume au loin. Après huit heures de voile, nous entrons dans le grand port de Las Palmas. Au ponton d'accueil, on nous assigne une place seulement pour trois jours parce que les places sont réservées par l'ARC, le groupe de voiliers traversant l'Atlantique avec assistance. Tiens, on savait que ça nous rattraperait. Isobarre est à l'ancre dans le bassin adjacent à la marina.

16 octobre.

Nous déjeunons aux crêpes et sirop d'érable avec Richard et Martial. C'est l'occasion pour nos invités de se connaître et de faire des liens entre les personnes qu'ils ont côtoyées. Le monde est petit.

Huguette, Yvan et moi partons louer une voiture et acheter le billet d'avion de retour pour l'île de Tenerife, tandis que Michel bricole avec Richard sur Isobarre. Nous avons une petite aventure en voiture. Nous devons nous reprendre plusieurs fois pour trouver la route du tunnel menant à la marina. Nous y arrivons en riant.

En soirée, tout le groupe part marcher dans la Vegueta, le quartier ancien de la ville. Les vieux bâtiments sont rénovés et nous revoyons le rose, le vert et l'ocre aperçue du bateau. La maison de Colomb est fermée, nous passons et allons ensemble déguster des mets du pays. Le gofio, farine de céréales grillées avec du bouillon de poisson, du foie à l'ail, de l'escalope pannée et de la paella à la canarienne. Pour le gofio, passons à moins de l'apprêter autrement. J'ai vu un livre de recettes complet sur le sujet. Je verrai sur Internet parce que j'ai acheté cette farine. Nous rapportons de la paella parce que c'est copieux.

17 octobre.

Yvan a priorité pour le choix des visites puisqu'il retourne au boulot demain. Nous allons donc en montagne admirer la Roche noble. En route, nous tentons de trouver les Jardins canariens, mais c'est peine perdue; nous ne trouvons pas. Nous circulons dans les montagnes et vallées par les routes en lacets. Le paysage se situe entre Madère où tout vert et jardin puis Lanzarote la désertique. La montagne est aménagée en sentiers pour les marcheurs. Nous arrêtons pour admirer; le coup d'œil est trop magnifique. Nous achetons de l'eau et du maïs grillé. Nous sommes mal vêtus pour le froid et le vent. Nous avons prévu nos costumes de bain, mais pas le vent. Tout que des marcheurs ! On se débrouille parce que le soleil se présente et nous arrivons à la Roche noble, sortie du volcan il y a 600,000 ans. La vue de Gran Canaria est surprenante. Nous voyons aussi surgir du nuage le pic Teide de l'île de Tenerife, 3700 mètres environ. Nous revenons par de petites routes et nous ne cessons de «ouffer» à force de voir des beautés et des virages en lacets.

Yvan a mal dormi en cette nuit du 18 octobre, il cherchait les clés de sa voiture stationnée à l'aéroport de Genève. Nous allons le reconduire pour 6h30 à l'aéroport. De

retour, nous dormons encore une heure. Nous profitons d'avoir une voiture pour aller faire les achats lourds soit l'eau, le vin et ceux encombrants soient les papiers de toilette et essuie-tout.

Huguette et moi allons retourner la voiture louée tel que prévu près du locateur. Je tourne dans les alentours sans trouver de stationnement libre et autorisé pendant près d'une demi-heure. Au tour d'Huguette de stationner dans un espace plus que restreint en s'appuyant sur le pare choc de l'autre. Pour fêter ça, nous prenons une bière. Huguette nous paie un tour de ville en bus. Nous découvrons la ville dans plusieurs quartiers avec les explications historiques et enfin nous débarquons près de la marina.

C'est dimanche, le 19 octobre. Nous prévoyons une petite journée en complétant notre tour de bus. Nous assistons à une démonstration de danse folklorique puis nous retournons dans le vieux quartier pour voir la cathédrale Santa Anna. Des gens en sortent, mais nous ne réussissons pas à entrer parce que le gardien nous arrête. Tant pis, nous passons dans les rues et admirons les bâtiments multicolores avec leurs balcons et volets de bois à s'en rendre jalouses. À la maison de Colomb, tout est encore fermé pour cause de fumigation. Ben, ce sera non pour une prochaine fois, mais peut-être pour les petits-enfants.

De retour au bateau, je prépare une tarte aux pommes que nous mangerons après le macaroni à la viande préparé par Huguette. Martial et Richard sont présents. Les assiettes de toute la tablée sont vides, c'était succulent !

Nous quittons cette île pour celle de Tenerife. Nous sommes le 20 octobre. Michel passe par le bureau à 8h55. C'est fermé qu'on lui dit. Bon. Pour recouvrer la remise de 5 Euros des clés, nous avons besoin du papier. Michel propose donc de les jeter à l'eau, mais le maître du port l'informe que la prochaine fois, il devra penser au papier. Toute une bureaucratie !

Nous devons parcourir 50 milles aujourd'hui. Le vent sera de près au début de la journée. Nous utilisons donc le moteur pour 2 heures et les voiles le reste de la journée. Sur notre route, nous rencontrons des baleines au loin sans qu'elles ne se rapprochent. Huguette termine le premier tome de Milléniun en promettant d'attendre pour les autres. Nous entrons à Santa Cruz vers 16h et on vient nous chercher à l'entrée pour nous assigner une place sur pendille, mais cette fois avec des cordages tout neufs. C'est bien, je ne me salis pas les mains d'algues gluantes.

Nous resterons sur cette île jusqu'à l'arrivée de notre prochain équipage à la mi-novembre. Au cours de cette semaine, nous visiterons Tenerife avec Huguette qui repartira dimanche le 26 octobre. Nous ne naviguons pas, alors nous planifions nos sorties en après-midi. D'abord les environs du port et le centre-ville puis l'île d'est en ouest et du sud au nord. L'automobile louée, nous allonge les jambes. Nous visitons les jardins botaniques et celui des orchidées question de connaître la flore du coin. Cette île a ceci de particulier que le sud est aride et sec alors que le nord l'est moins, mais plus pluvieux. Le plateau volcanique du centre de l'île en est la cause. Nous remarquons aussi la culture en serre. Serres bien différente de chez nous. Ce sont des paliers aménagés avec le la toile au-dessus et autour des plantations afin de les protéger du vent et de la chaleur. Alors, c'est à perte de vue que nous voyons

s'étaler ces serres de bananiers, de tomates, de patates et de d'autres légumes. Cela dessine un paysage beige dans toutes les vallées et dans les parties plus planes.

Le point marquant de nos visites demeure celle du pic volcanique du Teide. D'abord pour nous y rendre, nous traversons, tout en grim pant dans une route en lacets de 52 km, une forêt d'eucalyptus et de pins. La lumière pénètre à peine. Des miradors sont installés pour nous permettre d'admirer l'île en elle-même, mais aussi pour y reconnaître le majestueux Teide. Huguette et moi faisons clic clic et re clic. Au fur et mesure de la montée, nous passons au-dessus de la couche de nuages comme en avion. C'est la première fois que je conduis dans ce type de route et ça demande de l'attention surtout lors que les autobus arrivent en même temps que nous dans un détour.

La récompense, c'est la vue de la caldeira et du Teide. La caldeira, Claude me pardonnera si je vous explique plus ou moins bien, c'est l'affaissement d'une région volcanique. Sur l'île, il y a eu de l'activité volcanique très importante en formant l'île. Les volcans principaux ont formé la caldeira et après coup le Teide a surgi ainsi que le Pico Veijo. Nous prenons le téléphérique pour atteindre le pic du Teide. Le paysage change au cours de la montée. Arrivées au plateau, nous devons montrer notre permis pour passer à l'ascension du pic. C'est sérieux ; pas plus de 200 personnes par jour si le temps le permet. Nous avons les bons vêtements aujourd'hui. Nous ajoutons une couche de coupe vent et la tuque. Nous gravissons marche après marche les quelques centaines de mètres pour arriver au sommet. Entre temps, nous aurons pris le temps de respirer, de s'arrêter pour admirer et nous aurons enlevé coupe vent et tuque. Dans les derniers mètres de la montée, la matière rocheuse change de couleur pour devenir blanche et verte pâle. L'odeur de soufre nous monte au nez parce qu'une fumerolle laisse s'échapper des vapeurs lesquelles sont d'ailleurs captées et mesurées par des appareils. Plus loin, nous sommes sur un petit plateau de quelques mètres. Ça y est, nous sommes au sommet 3717 mètres. Je prends une vidéo et des photos. Je n'en dis pas plus allez, venez c'est votre tour. La descente est moins éprouvante, mais tout aussi merveilleuse. C'est la même chose pour le retour par la forêt à la maison-bateau. Que de beauté et je sais que j'en verrai encore d'autres ! Merci la vie.

Huguette reprend l'avion le 26 octobre. Michel et moi reprenons un rythme de retraité à la maison. Un peu de ménage, un peu de travaux sur le bateau, de la lecture et du sommeil. Notre rythme touristique ralentit. Dans une semaine, nous irons en France et en Belgique saluer des amis.

Bonne semaine à chacun et pour ceux et celles qui voient de la neige sentez la pour moi et préparez vos skis et raquettes pour profiter de la vie. Ici les décorations de Noël sont déjà sorties.

Semaine du 26 octobre.

C'est le retour à l'heure normale de ce côté de l'Atlantique après la fête de l'Halloween. Nous allons reconduire Huguette à l'aéroport laquelle retourne en France après quelques semaines à bord. Cette dernière est venue sur «Air d'été» chaque année depuis que nous naviguons en Europe.

À notre arrivée à la marina, nous parcourons le premier ponton pour saluer les compagnons de mer, mais qu'apercevons-nous ? Le Fleurion de Matane qui serait ici depuis cette nuit. Quelques coups sur la coque demeurent sans réponse ; nous repasserons plus tard. Lorsque nous sommes arrêtés à Matane en 2001, les propriétaires de ce voilier nous disaient qu'ils partiraient, tout comme nous, en 2003. Nous passons le reste de la journée à reprendre la main sur le bateau en faisant le lavage et en installant la nouvelle lampe de pont...

Tiens que se passe-t-il ? Cette semaine, nous avons des averses de pluie suffisamment pour que tout soit mouillé. C'est à peu près la première fois depuis septembre que nous avons ce temps. Le soleil reprend sa place le vendredi, mais la nuit de vendredi laisse des traces. Une pluie plus abondante, dans la nuit du samedi, a entraîné les débris depuis les montagnes jusqu'à la mer par les «barranco», des couloirs naturels. En conséquence, les débris de bois, de feuilles, de branches, de plastique flottent dans le port. Heureusement en quelques marées nous n'en aurons plus de traces.

Nous avons fait connaissance avec l'équipage du Fleurion soit Richard (Bilodeau, lui aussi) et Denis de Québec. Ils convoient le voilier pour son retour aux Antilles. Nous avons aussi parlé à plusieurs reprises avec des Américains (North Carolina) qui naviguent sur un 78 pieds. Notre navigation sur les canaux les enthousiasme, au point qu'ils ont dès, le lendemain de notre rencontre, visité notre page web.

Petit à petit, je prépare les conserves pour la traversée (spag, bœuf bourguignon et poulet). Michel, pour sa part, continue la révision du bateau.

Lors de la fin de semaine, nous avons suivi l'Halloween. Il semble qu'ici c'est aussi une fête à la différence que nous n'avons rencontrée que des sorciers et des sorcières de tout âge.

Savez-vous ce qui nous a pris comme idée en attendant notre équipière Danielle ? Nous avons décidé de prendre l'avion vers la France pour rendre la pareille à Yvan et Huguette. Et nous voilà repartis pour une tournée amicale de 12 jours.

2 novembre.

Nous sommes dehors à 5h45 à attendre un taxi que nous avons réservé la veille et qui n'arrive pas. En effet, le soir d'avant, nous n'avions pas réussi à nous faire comprendre ni en français, ni en anglais de la préposée du service de taxi parce qu'elle ne comprend, ni ne parle que l'espagnol. Tout un service aux touristes! Heureusement, le gardien du port a effectué la réservation, mais apparemment, ça ne fonctionne pas non plus. Nous traînons donc nos valises dans le stationnement, puis nous remontons la pente, nous traversons la rue jusqu'au poste de taxi. Il n'y en a pas. Nous tentons d'en appeler à la main, mais rien n'y fait, personne ne veut de nous ce matin. Après dix minutes, il en arrive un pour nous amener au terminus d'autobus. En attendant le bus, notre téléphone sonne et une préposée unilingue espagnole me demande si nous avons besoin du taxi. Je tente de dire qu'il n'était pas au rendez-vous, mais elle ne comprend pas. Je reprends donc ses paroles «...no necessita» pour enfin fermer le téléphone.

Nous quittons les Canaries pour Madrid et enfin la France. Huguette et Yvan nous accueillent et nous poursuivons notre route jusqu'à La Chambre, où ils habitent. Un champagne et du foie gras en notre honneur; merci les amis.

Les 3-6 novembre.

Huguette nous fait d'abord voir un coin que nous n'avons pas visité. Elle nous conduit à son tour dans des routes en lacets pour passer les cols du Glandon et de la Croix de fer, dans les Alpes, où ils marchent et skient. Les paysages sont ici aussi à couper le souffle. Les vallées vertes et les montagnes qui forment plusieurs plans superposés d'horizon nous invitent à la contemplation et à la vie en plein air. Heureux sommes-nous de vivre autant de beaux moments. Nous en profitons pour faire quelques pas dans la neige.

Le lendemain, nous repartons pour Chambéry admirer le lac Annecy et d'autres beaux paysages. En soirée, nous soupons avec des amis à eux, à la table de La grange. Nos papilles gustatives et nos yeux ont été servis comme des rois et des reines. Une mise en bouche de granité de foie gras au colis de myrtilles, une entrée d'escargots et de champignons des Alpes, un filet de fan chapeauté de foie gras truffé accompagné une pomme caramélisée, un peu de fromage dont du beaufort produit dans cette région, des desserts au choix de chacun, le tout arrosé de vin de Savoie et accompagné des commentaires du maître de la maison et de la chef du tonnerre. Enchantés et repus, nous revenons dormir, mais avec le ventre plus que plein.

Le jour suivant, nous repartons pour le Beaujolais voir la famille de Claudine et Jean-Charles où nous avons vendangé en 2001. L'accueil et le bon vin demeurent leur marque de commerce. Demandez-moi l'adresse si vous voulez y passer pour acheter du vin ou vendanger ou pour visiter la cave et recevoir les informations sur la fabrication du vin selon la tradition.

Le jeudi, nous visitons l'usine d'aluminium où Yvan travaille. C'est ma première visite dans des salles de cuves et des machines à couler. Nous terminons la soirée chez les amis de nos hôtes, Bruna et Roger. Nous faisons connaissance et encore une fois, nous en sortons grandis.

5 novembre.

Nous prenons les autoroutes et nous nous rendons en Belgique vivre quelques jours avec des amis rencontrés sur les canaux de France. C'est toujours un plaisir de prendre des nouvelles de Gabriel, Irma et leur famille élargie.

Lors d'un souper de fermeture de la marina, nous entendons un accent différent et en tendant l'oreille, je constate que se sont des Québécois. Ils ont acheté une péniche pour naviguer sur les canaux. Leur voilier est à vendre. Nous avons aussi visité l'ascenseur de la Louvière, une œuvre monumentale pour remplacer trois autres ascenseurs qui ne serviront

qu'à la plaisance. Cette nouvelle voie navigable laisse passer les péniches de gros gabarit (1350 tonnes) de l'Atlantique à la Meuse vers le Rhin.

10 novembre.

C'est un autre au revoir à ces amis et nous reprenons la campagne belge et les autoroutes. Nous allons à Ménotey, dans le Jura en France. Geneviève et François sont au travail, elle à l'intérieur et lui qui repique des pensées sous le tunnel de plastique. Nous reprenons contact. Sous la pluie, le 11 novembre, Michel et François assiste à la cérémonie du souvenir. Les filles se promènent au centre ville de Dole et vont regarder une exposition de peinture. En soirée, nous descendons à l'aéroport St. Exupéry pour y dormir puisque nous devons partir tôt et retourner à la maison-bateau aux Canaries.

À vol d'avion, en passant au-dessus du centre de l'Espagne, on voit bien les plateaux assez arides, les champs d'oliviers et d'autres cultures. Nous irons un jour, par terre fouiner dans ce coin.

Tout va bien sur «Air d'été». Nous préparons le bateau pour l'arrivée de notre équipière. En effet Danielle arrive comme prévu à 16h50. Le bouchon du Cava saute et nous prenons un petit pâté à la perdrix avant d'aller marcher sur la Place d'Espagne avec notre compagne.

Du 14 au 23 novembre.

Nous visitons Santa Cruz et l'île de Tenerife avec Danielle. Nous allons dans la forêt de l'Esperanza puis au Teide, l'incontournable. Danielle et Michel ont été émerveillés. Comme je vous l'écrivais dans le précédent message, à regarder de si haut soit 3700mètres, nous comprenons la caldera et ce paysage hors du commun, nous transporte dans un autre univers. Nous passons ensuite par la vallée de l'Orotava avec ses routes en lacets.

Nous profitons de la voiture que nous avons loué pour faire nos provisions de conserves pour la grande traversée. Nous laissons tout dans le cockpit ; il est trop tard pour entreprendre de placer ce soir. Surprise, tout est entré et rien n'y paraît. Le jour suivant, nous achetons les denrées périssables, mais nous devons ajouter un panier pour contenir ce qui n'entre plus dans les équipets. Après ces efforts, nous nous demandons si nous mangerons tout cela.

Depuis que nous sommes à Santa Cruz, nous vivons à l'européenne c'est-à-dire que nous allons chercher la bouffe du jour au marché. Nous en profitons pour visiter de nouvelles rues. La rambla (rue principale) reçoit les chaînes de grands magasins et dans les petites rues, nous retrouvons les bazars chinois et indiens. Nous avons aussi trouvé le secteur des artistes. Hors du centre de la ville, les rénovations sont encore à faire ; la peinture des blocs appartements laisse à désirer, alors qu'au centre tout est propre. En parlant de propreté, nous remarquons les saletés en fin de soirée, mais le lendemain, très tôt et la journée durant, des employés s'affairent à nettoyer avec des branches de palmiers, des souffleurs, un porte-poussière, de l'eau...

Savez-vous que les filles à bord d'«Air d'été» sont sûrement en forme parce qu'elles marchent souvent ? C'est la remarque du voisin de bateau. Oui, nous bougeons ; il n'y a presque plus de travaux à compléter sur le bateau et après avoir mangé, lu, fait du Sudoku, pris l'apéro ici et là, il faut bien s'activer. Dans ce quotidien, nous allons aussi visiter le nouveau musée d'art TEA, où nous retrouvons une collection de peintures d'art contemporain et une exposition sur le thème du cosmos. La bâtisse nous surprend par son aspect extérieur austère tout noir construit de pierres volcaniques et presque sans fenêtre. À l'intérieur, c'est tout le contraire, nous sommes impressionnés par la clarté parce que le bâtiment est en deux parties et laisse toute la lumière pénétrer. La décoration est monochrome tout de blanc et de verre.

21 novembre.

Nous allons à la police maritime pour les formalités de sortie des îles. Ça semble compliqué ; quel papier utilisé ? Bon voilà, nous avons notre quittance et nos passeports sont étampés. Nous aurons ce qu'il faut si on nous le réclame au Cap vert ou aux Antilles. En soirée, Danielle et moi amenons Michel dans le coin des artistes pour une activité de dégustation de vin qui semblait se préparer en après-midi. C'est bien ça, pour 5 Euros chacun et nous dégustons 5 vins. Un groupe de personnes très très chics sortent de l'église. C'est un mariage probablement. Nous avons remarqué que plusieurs boutiques de vêtements chics étalaient dans les grandes rues. Nous voyons ce soir que les gens portent ses vêtements de tulle, de tafta, de soir, de crinoline... Revenons au vin. La foule est joyeuse et nous réussissons à obtenir des explications en Anglais. Michel rencontrera même le père de la jeune qui nous vente le meilleur vin du coin soit celui de son père. Nous revenons au bateau assez joyeux nous aussi.

Nous prévoyons quitter pour le sud de l'île, dimanche. Notre samedi nous permettra donc de cuver notre vin, de remettre notre foie en état et de s'occuper des derniers préparatifs.

Le dimanche, 23 novembre, 9h45, après un mois à quai, c'est le départ de Santa Cruz pour le sud de l'île de Tenerife. Nous arborons fièrement le t-shirt Air d'été. Il fait soleil, le vent de 10-15 nœuds du nord-est souffle et «Air d'été» glisse à plus de 6 nœuds. Nous aurons, au cours de ces 35 milles vers Las Galletas, des pointes de vent jusqu'à 20 nœuds. Nous prenons et enlevons le 2^{ième} ris pour donner ou enlever de la puissance au bateau. Nous barrons chacun notre tour. Nous sommes heureux d'être en mer. La houle vient un peu plus de côté que le vent ; le bateau se laisse un peu déporter. Une première sortie pour Danielle qui a navigué il y a 6 ans déjà. Tout va bien pour sa remise en forme de navigatrice. Nous apercevons sur les plages, une vingtaine de cerf-volants, c'est un endroit rêvé pour le kit surf. Nous entrons à Las Galletas à 16h. Le maître du port nous installe sur un ponton. Ça brasse ici, la marina serait mal configurée et lors de grandes marées, la vague entre à la marina. On s'en ressentira toute la nuit, suffisamment pour que Michel et moi vérifions les amarres plusieurs fois au cours de la nuit.

Le lundi, nous constatons que les amarres peuvent user. Nous ajoutons donc un double d'élastique. Cette ville de Las Galletas en est une pour touristes sans être une grande

station balnéaire comme au sud. Nous marchons dans les rues afin de connaître notre environnement. Tout est revenu tranquille dans ce port tout neuf.

Le mardi 25 novembre, nous nous levons à 6h30 pour aller visiter l'île de Gomera. Traversiers rapides, autocar feront de nous de parfaits touristes. Dans un autobus d'à peu près 100 touristes, nous partons à la découverte de cette île de 24,000 habitants. Comme vous vous en doutiez, un peuple de nord africain demeurait ici, puis les conquêtes portugaises et enfin espagnoles ont peuplé cette île et les Canaries dans son ensemble. L'ajout d'esclaves africains et de la population du continent forme maintenant le coin de pays espagnol. Christophe Colomb est passé ici avant de continuer vers l'ouest. Il a vogué et découvert l'Amérique. Nous montons dans le parc national pour nous familiariser avec la forêt sub-tropicale de l'île. Lauriers, pins, mélèze... des plantes locales (poinsettias, hibiscus, sélium...) que nous avons chez les fleuristes poussent ici à l'état naturel. Cette forêt est enduite de mousse verte; nous voyons aussi du lichen, des fougères et j'en passe, c'est très diversifié. Nous passons d'un côté à l'autre de la cordillère, montagnes qui sépare le nord et le sud. La culture de fruits et légumes (bananes, mangues, avocats, pommes de terre, tomates...) est prospère ici. Elle se pratique en paliers, tout est en montagne ici et on la protège du vent et du soleil avec des toiles. Avant de reprendre le traversier, Michel va à la marina de Gomera rencontrer trois équipages que nous avons côtoyés depuis le début du voyage.

Les jours qui suivent nous rapprochent de notre traversée. Sans se stresser, nous faisons les achats et travaux qui s'imposent. Nous nettoyons même les cuivres.

Demain le 28, on doit quitter pour les Iles du Cap vert; 6 jours de mer. Nous allons vous conter deux périodes de traversée soit celle des Canaries au Cap Vert et celle du Cap vert à la Martinique.

La traversée des Canaries au Cap vert a duré 6 jours, du 28 novembre au 5 décembre.

28 novembre.

Après avoir parlé à nos amours et d'enfants, nous laissons les Canaries pour le Cap vert vers 13h. Danielle n'avait pas navigué depuis 2002 en Grèce ; elle est donc attentive aux manœuvres et aux demandes de ces deux capitaines.

Nous démarrons avec un vent de 10 nœuds et le régulateur d'allure a peine à nous tenir le cap. Le pilote automatique prendra donc le relais. Dès 15 h. nous faisons la sieste. Après le souper soit 19h, Danielle et moi décidons d'établir nos quarts de surveillance. Le capitaine, pour sa part plonge dans un juste sommeil. Il laisse la surveillance du voilier au Mer Veille et aux 2 matelotes. Il faut ce qu'il faut. Les Canaries s'illuminent dès la tombée du jour et cette luminosité nous suivra sur plus de 40 milles parce que l'île de Hierro se situe au sud de l'archipel. La houle nous brassera toute la nuit et le peu de vent sur le matin, nous forcera à demander au moteur de faire sa part. Danielle veille longtemps sur le pont pour sentir la mer et admirer la voie lactée.

Au petit déj. du 29 nov.,

Danielle nous présente du pain doré ; la traversée augure bien. Nous remontons les voiles au début de l'avant-midi, mais le vent ne tient pas et nous nous résignons à démarrer le moteur. Lecture et sieste s'ajoutent au spectacle des dauphins sur le coup du midi. Le moteur fera son ronron jusqu'à 3h AM. Espérons que nous ne ferons pas trop de moteur !

Au cours de la nuit du 30 nov.,

Nous avons ouvert l'œil aux heures plutôt que de rester éveillées. À 3h AM, nous montons des voiles puisque le vent se lève. Tout l'équipage est sur le pont pour effectuer la manœuvre. À 11h, nous naviguons à 6 nœuds, c'est agréable. Nous nous adaptons à la haute mer et malgré une bonne faim, nous dégustons très tranquillement les repas que Ginette prépare.

Comme nous sommes relativement près des côtes, les oiseaux volent autour de nous. Nous remarquons leur agilité à voler face au vent et en prenant le creux de la vague pour s'abriter et poursuivre leur route. Michel écoute et communique avec le Réseau du Capitaine dès midi. C'est comme lors de notre traversée de 2001, les radios amateurs nous accompagnent avec leur météo et le bonjour quotidien.

Nous sentons que nous nous amarinons. À preuve, nous nous remémorons l'alphabet maritime (Alpha, Bravo, Charlie...) Il nous en manque, mais avec la grande mémoire de Michel, nous faisons le compte. La nuit tombée Danielle nous alerte. Des bateaux à l'horizon, circulent. L'instrument «Mer Veille» a bippé. Sommes-nous en gisement de collision ? Non, en identifiant les feux, nous constatons qu'ils passent loin. Pour Danielle, c'est autre chose. Elle surveillera leur progression jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Nous sommes sous voile avant, en ciseaux, toute la nuit à environ 10-12 nœuds de vent. On se la coule douce. Et voilà qu'à 4h AM, le vent tourne un peu et tout l'équipage se retrouve sur le pont pour enlever les tangons.

Le 1^{er} décembre,

Nous nous levons vers 8h et moi un peu plus tard ce matin. Danielle et Michel ont déjà pris un début de petit déj., mais je leur cuisine un œuf surprise pour compléter. Nous avons une belle journée de voile à 10-15 n. du NE. Le régulateur d'allure reprend le contrôle du cap. Michel fait de l'amélioration locative aujourd'hui ; il ajoute des planchettes dans chacune des armoires pour éviter qu'à chaque fois qu'on ouvre tout nous tombe dessus avec le roulis. C'est époustouflant, on arrive encore à trouver pour s'occuper après tant d'heures de mer. En fin de journée, les filles veillent dehors jusqu'à 21h et le capitaine roupille.

Le 2 décembre,

La houle et le vent, nous brassent et nous tenons difficilement dans nos couchettes. Michel, nous conte son rêve fou et on en rit. Nous vivons nuit et jour maintenant. Nous sommes fatigués de cette nuit. À 13h, nous entendons un zling, la ligne à pêche file. Michel

remonte une dorade turquoise, bleue, jaune et grise. C'est magnifique! Nous sommes heureux de la griller dans la pôele. Yum !

Les jours et les nuits qui suivent jusqu'au 5déc. se ressembleront. Au cours des journées, nous admirons la mer, nous ajustons les voiles, mais plus ou moins parce que le vent demeure dans la même direction. Nous mangeons dehors pour éviter le mal de mer et nous nous servons de petites portions. Les menus changent : céréales, œufs, crêpes et toasts avec jus pour le déjeuner. Le repas du midi sera sans conteste le repas principal puisque le soir, la fatigue se fait davantage sentir. Entre des repas de dorade, nous aurons de la lasagne et du bœuf bourguignon Les filles veillent en regardant le firmament tous les soirs. Nous faisons la garde de nuit et le capitaine en confiance avec son équipage et le Mer Veille dort profondément. Nous ferons au cours de la nuit un ajustement de voile parce que le vent augmente ou diminue. La surveillance la nuit consiste à vérifier le cap et à surveiller le passage de bateaux qui n'auraient pas leur radar en fonction. Au cours de cette traversée, nous aurons découvert les poissons volants (exocets) qui se retrouvent sur le pont du bateau à cause des vagues qui les y projettent.

Dans la nuit du 5 décembre,

Nous nous faufileons entre deux îles et un rocher pour entrer dans la baie de Mindelo. Nous avons parcouru 800 milles nautiques en 6 jours et demi. Nous avançons lentement et apercevons une marina laquelle n'était pas indiquée dans notre guide 2000. Il s'en passe du développement en huit ans. À 3 heures du matin, trois personnes nous accueillent au port. Du jamais vu ! Nous nous installons à la pendille et dormons jusqu'au lever du jour. Bravo ! Nous sommes au Cap vert.

Nous serons à Mindelo du 5 au 9 déc. . Mindelo est un grand port ; nous sommes donc entourés de grands navires de transport. Ça ne nous semble pas très moderne, nous voyons des rafiots plus ou moins entretenus.

Nous rencontrons des gens qui vivent ici, mais plusieurs Africains du continent y viennent espérant gagner leur vie. Tous tentent de nous vendre des bricoles et nous courent après. «Madame...tu vas bien... how are you?» Ils cherchent à nous parler dans notre langue. Des enfants quêtent. Nous sommes en Afrique.

Nous retrouvons dans cette petite ville l'architecture portugaise, vestige de leur colonisation. Nous nous promenons un peu plus loin à chaque jour. Comme nous sommes au pays de la langouste, nous allons au resto pour en déguster. Nous avons cependant un problème. Nous ne pouvons payer qu'en euro ou en argent local ; nous n'avons plus ni l'un ni l'autre. Les guichets automatiques ne nous fournissent pas d'argent non plus. Ben, nous réussissons quand même à manger parce que le proprio nous fait crédit jusqu'au lundi lorsque la banque ouvrira. C'est merveilleux ! En tout cas, l'atmosphère est bien agréable. Nous entendons la musique de Cesera Evora et bien d'autres. Le marché public est animé et les gens sont de bonne humeur.

Après une traversée, c'est le temps des travaux pour réparer ce qui a fait défaut en mer. Danielle et Michel nettoient donc le tuyau d'évacuation des toilettes parce qu'il est

bouché depuis quelques jours déjà. Heureusement, nous avons la fosse septique, mais faut réparer. Ils s'y mettent.

Nous sommes attentifs à la météo des alizés et attendons une fenêtre pour partir. Des équipages partent à peu près tous les jours pour le Brésil ou les Antilles. Nous nous préparons pour le 9 déc. Nous nous approvisionnons pour 23 jours tout en sachant que nous avons déjà fait le plein aux Canaries et que la traversée devrait durer environ 17 jours.

Le grand départ pour les Antilles vers La Barbade est le 9 déc. Nous avons fait nos formalités de sortie pour remettre à qui de droit de l'autre côté de l'Atlantique. Avec un peu de trémolo, nous larguons les amarres vers 15h. Nous sommes trois voiliers à quitter au cours de la même heure. Nous nous perdrons de vue rapidement de vue parce que l'un se rend au Brésil, nous sur la Barbade et l'autre sur la Martinique. Une dizaine de degrés à tribord et à bâbord y fait.

Nous prendrons 16 jours et demi pour traverser l'Atlantique vers l'arc antillais avec en prime une aventure imprévue.

9 décembre, entre les îles du Cap vert,

Le vent s'accélère à 20 noeuds sans houle. Nous filons et c'est bon. À peine sortis du couloir, une dorade s'offre à nous pour souper. Heureux sommes-nous dans cette généreuse mer. La houle s'installe rapidement lorsque nous laissons les îles. Nous installons le foc tempête pour diminuer le roulis, mais c'est plus ou moins efficace attendu que la houle vient de si haut dans le Nord et que le vent la maintient.

10 décembre,

Michel décide de faire une route plus sud dans les alizés afin d'éviter les forts vents prévus de 30 noeuds plus au Nord et d'éviter les dépressions qui se combent rapidement sur elles-mêmes. Le soleil tape fort, nous installons une toile pare-soleil. Ouf ! C'est mieux pour nos cocos et notre peau. Ne vous inquiétez pas, nous sommes crémees jusqu'aux orteils à la 30 s'il vous plaît et nous buvons beaucoup d'eau. Le vent passe davantage à l'est une partie de la journée puis revient au NE de 10 à 15 noeuds. Nous filons toujours de 5 à 7 noeuds avec des surfs à 9 noeuds. Nos quarts de surveillance à Danielle et moi se partagent au gré de notre état de fatigue.

11 décembre,

Nous aurons une autre journée costume de bain. Comme la houle persiste, nous nous obligeons à porter notre harnais à chaque fois que nous allons sur le pont avant. Vaut mieux cela que d'effectuer les manœuvres de l'homme à la mer que nous récapitulons d'ailleurs. Nous assistons à notre spectacle de dauphins vers 14h et vers 16h, un navire apparaît à l'horizon. Il se dandine en traçant des demi-cercles tout en se rapprochant de nous. Michel

communiqué sur le canal 16 avec ce navire. C'est un pêcheur espagnol qui lance et reprend ses filets. Il livre son poisson au Cap vert à 200milles.

Comme le poulet a décongelé tranquillement, que nous avons encore une belle dorade et qu'il vaut mieux cuisiner tôt dans la journée, je le fais cuire au presto puis il se conservera sous vide 24 heures, grâce à la cuisson sous pression. La bouffe à bord doit être planifiée parce que le temps et le cœur sont plutôt imprévisibles.

12 décembre,

La nuit est plus agitée. Nous vérifions le cap à toutes les heures et comme le pilote et le régulateur fonctionnent, je m'assure que la roue est bien barrée afin qu'un instrument ne nuise pas à l'autre. Le vent s'établit entre 20 et 25 noeuds du NE comme prévu. Les alizés sont forts, mais constants. Nous organisons donc nos voiles et la vie à bord en conséquence. Michel devra aujourd'hui ajuster la bombonne de propane à deux reprises parce que le gaz ne se rend pas au poêle. C'est du sport ! Descendre sur la marche extérieure du bateau, ouvrir le caisson et ajuster le régulateur. Il est attaché et on double la sécurité avec un autre cordage question qu'il se sente justement retenu.

Danielle trouve ça plus difficile aujourd'hui. On la laisse se retirer dans sa bulle. Sur le bateau, le respect des bulles doit être proportionnel à l'espace restreint.

13 décembre,

La lune nous a accompagné toute la nuit ce qui a le don de diminuer nos angoisses nocturnes. Nous nous levons vers 8h et le lever de soleil rend rose tout l'horizon. A vrai dire, il est amplement temps que nous reculions notre heure. Nous convenons d'un recul de deux heures et nous ferons de même trois jours avant d'arriver aux Antilles. Nous croisons de loin un minéralier. On dirait qu'il fait un détour pour nous passer, mais dans les faits, c'est la rondeur de l'horizon qui nous trompe. Malgré la communication que Michel, nous ne recevons aucune réponse. Le vent et la houle nous brassent encore et le même temps est prévu pour encore deux jours. Il faut s'y faire. On est plus souvent dehors le jour et la nuit nous ne sortons pas du cockpit à moins que tout l'équipage soit commandé.

Du 14 au 19 déc.,

Nous vivons un scénario similaire. Nuit surveillée par les filles, mais Michel surveille de sa cabine. Les repas sont toujours trop copieux et la bière est de moins en moins consommée. Je cherche à chaque jour à diminuer les bruits dans le bateau qui deviennent insupportables la nuit. Nous admirons la mer et Air d'été qui se comporte comme un pro. Avec le décompte quotidien, nous devrions prendre 15 jours pour atteindre La Barbade. Nous maintenons une vitesse moyenne de 5 noeuds et le vent est toujours du NE. Danielle m'inscrira aux Jeux olympiques parce que je réussis à cuisiner dans le roulis en maintenant tout en place. Vive les cardans du poêle, les attache-plats et mon cœur sans mal de mer. Chacun de nous lit ce qui l'intéresse dont Millénium 1-2-3. Avec la permission du capitaine et la confiance dans « Le Mer Veille » les filles dorment et vérifient maintenant au deux ou trois

heures les conditions de navigation. Nous tentons de réduire l'impact du roulis en plaçant le foc tempête au mât, mais rien n'y fait.

Une barre d'attache du régulateur d'allure casse. Michel sort le coffre d'outils et perce une ferrure qu'il installe avec des collets sur le bout de la tige cassée et le tour est joué, Il resserre les autres vis, vérifie l'équipement et le remet en fonction. C'est tout un exploit dans la vague et le roulis. Nous ne partirions jamais sans un capitaine qui ne connaît pas son bateau et qui n'est pas capable de tout réparer. Vive le nôtre ! Nous dormons tous dans le carré, c'est l'endroit le plus confortable.

19 décembre,

Il fait beau et doux. Le vent de NE est de 15 noeuds. C'est presque une autre journée costume de bain. C'est notre anniversaire de mariage : 38 ans. Michel nous a fait des brioches aux dattes. Nous nous régalons. Nous communiquons avec le Réseau du Capitaine qui à chaque jour à partir de notre position, nous donne l'état de la mer et la prévision météo. C'est aussi l'occasion d'entendre d'autres équipages et de recevoir des nouvelles du Québec parce qu'il y a quelqu'un qui fait une revue des grandes lignes des journaux.

Je sorts du carré et qu'est-ce que je vois comme dans un film ? Le mât se casse près des barres de flèches et ensuite le mât sort du tabernacle et entraîne avec lui les deux étais avant et nos deux voiles en ciseaux. «Michel le mât tombe» Il sort branche l'antenne de la poupe et entre aussitôt pour dire au Réseau du capitaine : «Sécurité, sécurité, sécurité. Ici VE2MPJ, nous venons de perdre notre mât, l'équipage n'a rien, nous évaluons et revenons sur les ondes dans 20 minutes... Je peux communiquer parce que j'ai une deuxième antenne radio... » Nous sommes tous les trois sur le pont, nous portons nos harnais et nous regardons si nous pouvons récupérer quelque chose. C'est trop lourd, nous ne pouvons rien remonter. Les voiles et le mât sont entre deux eaux. C'est d'une tristesse. Nous voyons que le bateau se fait frapper, mais sans fracas. Heureusement que le temps est clément. Je retourne à l'intérieur chercher des outils pour tenter de scier et récupérer.

Le Réseau nous appelle. « Confirmation, nous ne pouvons rien faire pour récupérer le mât, c'est cassé au niveau des barres de flèche et le mât est sorti du tabernacle, c'est la bôme qui retient avec les étais. Nous allons bien, mais comme ça touche à la coque, nous devons tout couper, nous vous rappelons dans une demi-heure... » Je cours dehors et Michel scie les haubans et étais après avoir essayer de dévisser les ridoirs de bâbord et le vis de mulet. Danielle soulage la coque avec des pare-battage. La bôme nous donne du fil à retorde, il tient et nous le poussons pour qu'il ne fracasse pas la coque. Nous poussons, pensons scier un chandelier parce que le pont se fissure. Alors Michel scie le dernier hauban et plouf ! Avec une poussée des pieds.

Maintenant tout traîne derrière. Que se passe-t-il ? Une drisse retient quelque chose. Michel tire et nous tirons. Nous récupérons la têtère du mât, l'anémomètre et des bouts de cordages. Je retourne encore à l'intérieur et parle à Mad. Nathalie, relais au Venezuela. «Tout va bien pour nous, mais nous avons dû balancer le mât et la bôme. La coque ne semble pas touchée parce que nous n'avons pas de voies d'eau. Nous allons installer un gréement de fortune...» Michel continue. «Nous manquerons de diesel» Le Réseau du

Capitaine est vraiment un réseau. Tout se met en place pour nous secourir. Un radio amateur de Québec (VE2MCJ) nous parle et nous dit qu'il peut nous mettre en contact avec un réseau américain sur la fréquence 14300 Mhz. Le Réseau du Capitaine et cet autre radio de Québec continue d'organiser notre secours. Les coordonnées de notre bateau et de notre balise de détresse sont communiquées aux services qui assurent notre secours.

Nous reprenons nos esprits et nous nous félicitons d'agir avec promptitude et calme. Nous mangeons un peu. Nous entreprenons de faire le ménage sur le pont en ramassant les étais récupérés, roulons les cordages et attachons au filet les haubans. Michel bouche les trous des ridoirs et sur le pont au cas où. Nous avons des appels de support à toutes les heures.

À 16h, le Réseau du capitaine et le radio de Québec nous confirment qu'un pétrolier de ravitaillement de la marine américaine viendra sur notre route pour nous donner du diesel. À 19h, le pétrolier « Ellinis » (<http://www.aukevisser.nl/supertankers/part-1/id553.htm>) nous parle à la VHF parce que Michel a installé 1 mètre de fil en guise d'antenne de secours pour la radio maritime. Nous nous rencontrerons d'ici une heure, il est en vue. 20h. et les capitaines se parlent. Le pétrolier se placera au vent et nous serons sous le vent. C'est énervant ; un bâtiment de près de 1000 pieds de long et 60 de haut est là. Le chef du pont nous lance des amarres et c'est eux qui contrôlent notre voilier. Nous avons mis tous nos pare-battage.

Deux bidons sont déjà prêts. « Please check if it's what you need ? » C'est du mazout noir, peut-on ? Non. « Sorry, we need diesel or heating fuel, the red one... » Nous retournons les bidons reçus et ils nous retournent 300 litres de diesel. Nous discutons de l'endroit pour placer tous ces bidons. À l'arrière. Danielle ficelle le tout. Nous serons prêts pour le mauvais temps prévu pour les prochains jours. Une fois terminé, nous retournons au capitaine du pétrolier une boîte de sirop d'érable. Nous nous laissons sous les clic ! clic! des appareils photos des marins. Tiens, nous n'avons pas pris de photo ni du mât à l'eau ni du pétrolier. On l'aura dans notre mémoire.

Nous reparlons au Réseau du Capitaine par Mad. Nathalie. Nous leur confirmons que nous avons eu du diesel et que tout va bien pour l'instant. La pression baisse un peu. Nous nous assoyons enfin, un peu découragés, mais résignés devant la désolation. Nous savons que ce ne sera pas facile, mais nous avons ce qu'il faut pour gagner sur la malchance : expérience, le matériel nécessaire et le moral.

Nous expédions des messages sur Winlink toute la journée et en soirée afin de rassurer les nôtres, mais aussi pour puiser du courage dans leurs encouragements. Dire que Danièle F. a tout entendu en direct sur le Réseau du capitaine ; ça devait être fort dérangeant (lire trouille). Nous passons une première nuit à moteur avec un peu d'inquiétude, mais nous nous reposons.

Bravo à notre équipage qui a su mettre son expérience, son sans froid, son esprit d'équipe avec chacune des compétences personnelles au profit de l'instant présent et du futur. Nous gardons aussi de cette journée le souvenir d'une extraordinaire d'entraide entre les radios amateurs et les gens de la mer. Moins de 8 heures après notre accident nous étions en route à moteur vers la Martinique. Le voilier était comme avant mais sans mât. Tout était en état de marche : eau, nourriture, instrumentation. L'équipage était encore sous le

choc, mais ça allait. Merci à tous les bénévoles qui nous ont soutenus et qui ont continué à le faire pendant les 6 jours qui ont suivi.

20 décembre,

Il reste 680 milles. Nous nous levons et faisons ce qu'il se doit pour monter notre mât de fortune. Un de nos deux tangons, le foc tempête, des cordages et des poulies. Danielle pose plusieurs questions pour comprendre et s'assurer que ça tiendra. Elle est précieuse notre équipière avec ses questions. Elle permet que nos gestes plus ou moins automatiques soient repensés. Nous avons en place un tout petit gréement, mais qui nous permet d'avancer doucement à voile soit près de trois noeuds. Nous ouvrons le moteur à 1200 à 1800 tours et nous atteignons 5 noeuds. Nous avançons et le bruit ne nous casse pas trop les oreilles. Nous reprenons aussi notre routine soit ménage, bouffe, sieste, lecture et communication radio. Je fais de la bouffe parce que le grand vent prévu rendrait la cuisine difficile.

Lors de notre communication avec le Réseau, nous apprenons que nous sommes attendus à La Martinique au port Le Marin. C'est rassurant parce que nous savons que nous aurons beaucoup à faire. Nous expédions un message à la compagnie qui nous assure. Ce sera une préoccupation tant que ce ne sera pas réglé. Nous avons une nouvelle évaluation du bateau avec cet assureur espérons que tout ira, non pour obtenir un bateau neuf, mais pour le remettre à sa valeur et prêt à naviguer comme avant. Nous dressons déjà une liste des dégâts pour ne rien oublier.

Au cours de la nuit du 21 décembre,

Le vent tombe et reprend à 5-10 noeuds du NE. La vague vient de deux côtés et le roulis en est influencé. Ça bouge de tous côtés et sans à peu près pas de voile, le voilier n'est pas supporté. En conséquence, nous ne savons plus comment nous placer pour dormir. Michel se retrouve par terre, je change de tête à pied et Danielle est aussi dans le carré. C'est chic en titi. Tout est sans dessus dessous ; on se replacera le temps venu.

Aujourd'hui, Michel change l'emplacement du foc tempête, c'est-à-dire le point d'envergure vers le haut, le point d'écoute sur le rail avant tribord et le point de drisse comme point d'écoute. Effectivement nous nous portons mieux. Le bimini est aussi en place pour nous protéger du soleil.

Du 22 au 25 décembre,

Il reste 430m, puis 280m puis 130m. Nous avançons chaque jour à peu près au même rythme. Le vent monte jusqu'à 30 noeuds du ENE avec des diminutions à chaque jour. La vague est parfois énorme soit de 5 mètres, mais elle aura en moyenne 3 mètres. L'écume blanche est presque toujours présente. Avec le GPS et les cartes marines interfacées, nous ajustons chaque jour notre cap. Nous continuons de donner notre position au Réseau du Capitaine.

«Air d'été» se comporte bien avec la petite voile associée au moteur. Plusieurs fois, nous nous sommes dits que nous aurions eu de belles journées de voile, mais le sort en a voulu autrement. Les levés et couchers de soleil sont toujours aussi magnifiques. Danielle remarque d'ailleurs une faiblesse au régulateur d'allure : ça bouge. Michel se met au travail. On le retient et on lui passe les outils et dans le roulis la boîte de clés à molette fout les camps dans le fond du cockpit. Gardons le calme si ce n'est pas le sourire. On a plus besoin de notre Gita pour nous diriger avec le vent, on l'enlève. Après ce sera au tour du régulateur de propane à faire des siennes. Michel retourne donc sur la marche arrière. Pour naviguer au long cours, il faut connaître tous les métiers comme notre super capi.

Tiens Ginette a une sensation de mal de mer et d'inconfort. C'est ma journée au ralenti. Le stress tombe peut être. Puis ce sera au tour de Michel et de Danièle. Allons le corps et l'esprit ont leurs raisons qu'on ne peut toujours comprendre. L'important est de laisser vivre.

Au fur et à mesure, Michel et Danièle transvident le diesel. Et voilà, c'est le filtre à diesel de l'alimentation qui bloque. Question de s'occuper, nous le changeons après avoir vérifié les autres éléments. Michel saigne les conduits et je pompe au pouce le dernier bout pour que le tout se rende aux injecteurs. Un deuxième filtre sera ajouté au bout du siphon automatique de trans-vidage. La courroie du moteur glisse ; Michel la change et on fait la même chose à la courroie du pilote automatique qui force dans le surf trop fort poussé par la vague arrière. Toute l'instrumentation y passe en plus de jeter un coup d'œil au gréement de fortune.

Comme vous pouvez le remarquer, nous ne manquons pas d'occupation en plus de la bouffe, la sieste, la lecture et l'éternel regard vers la mer et les étoiles de la nuit. Chaque matin, nous enlevons les exocets (poissons volants) que la mer a jetés sur le bateau. Quelques dauphins nous accompagnent et nous croyons avoir été le jouet d'une baleine. Michel, pour sa part émet l'hypothèse que c'était un requin baleine parce que l'animal ne respirait pas en dehors de l'eau. On n'a pas mis le pied à l'eau pour vérifier. Des albatros, des mouettes et des sternes sont aussi venues virevolter autour. La mer est pleine de ressources pour nous laisser admirer. C'est contemplatif.

Nous passons Noël en mer comme c'était prévu. Nous ne dégustons pas le Sauternes, ni le foie gras. Nous ne faisons pas d'échange de cadeaux. La mer roule encore et le goût n'y est pas. Nous préparons notre arrivée à la Martinique avec le CROSS et les gens de la radio amateur.

26 décembre,

« Terre, terre. », nous l'apercevons à 20 milles nautiques. Nous approchons de l'île et un autre voilier est derrière nous. C'est étrange, nous étions seuls et nous voici deux.

Nous contactons le Cross et c'est un bateau québécois, le Moana2 et un autre qui viennent en annexe nous chercher à l'entrée de la baie. Ils nous guident jusqu'à la baie de Ste. Anne. À 19h15 l'ancre touche le fond de sable à la Martinique. Nous sommes arrivés! Quelle aventure !

Enfin, c'est notre tour de fêter Noël. Nous échangeons nos cadeaux et dégustons enfin notre vin semi-doux et un pâté de canard. Joyeux Noël!

Nous sommes à l'ancre. Plusieurs viennent nous féliciter le lendemain matin. C'est réconfortant ; merci. Nous n'arrivons pas à confirmer au Réseau que nous sommes entrés, mais d'autres radios amateurs le feront à notre place. En avant-midi, nous levons l'ancre et partons pour le port Le Marin. Nous avons une place, malgré que plusieurs soient en attente dans la zone d'ancrage. Encore merci.

Les jours qui suivent sont consacrés à réconforter nos familles. Ensuite nous serons touristes parce que nous ne pouvons faire d'affaires durant le congé des fêtes. C'est Noël pour tout le monde. Allez à bateau. Vos « mâts à l'eau ».